VOEV
Pour la prosperité
DV ROY,
&
DV ROYAVME.

L'an mil cinq cens nonante sept.

A PARIS,
Chez Iamet Mettayer, & Pierre L'huillier, Imprimeurs & Libraires ordinaires du Roy.
1597.

HARANGVE
DE HENRY IIII. AVGVSTE,
ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE.

Prononcee en l'Assemblee generale dès Notables du Royaume, tenuë à Roüen l'an 1596. au mois de Nouembre.

SI ie voulois acquerir le titre d'Orateur, i'aurois apprins quelque belle & longue harangue, & la prononcerois auec assez de grauité. Mais, Messieurs, mon desir tend à deux plus glorieux titres, qui sont, de m'appeller Liberateur & Restaurateur de ceſt Estat. *Pour à quoy paruenir ie vous ay assemblez. Vous sçauez à voz despens, comme moy aux miens, que lors que Dieu m'a appellé à ceſte Couronne, i'ay trouué la France non seulement quasi ruinee, mais presque toute perduë pour les François. Par la grace diuine, par les prieres, par les*

129

bons conſeils de mes ſeruiteurs qui ne font profeſſion des armes, par l'eſpee de ma braue & genereuſe Nobleſſe (de laquelle ie ne diſtingue point mes Princes, pour eſtre noſtre plus beau titre, Foy de Gentilhomme,) *par mes peines & labeurs; ie l'ay ſauuee de la perte. Sauuons la à ceſte heure de la ruine. Participez, mes chers ſubiects, à ceſte ſeconde gloire auec moy, comme vous auez fait à la premiere. Ie ne vous ay point appellez comme faiſoient mes predeceſſeurs, pour vous faire approuuer mes volontez. Je vous ay fait aſſembler pour receuoir voz conſeils, pour les croire, pour les ſuiure. Bref, pour me mettre en tutelle entre vos mains. Enuie qui ne prend gueres aux Rois, aux barbes griſes, aux victorieux. Mais la violente amour que ie porte à mes ſubiects, & l'extreſme deſir que i'ay d'adiouſter ces deux beaux titres à celuy de Roy, me fait trouuer tout aiſé & honorable.*

Mon Chancellier *vous fera entendre plus amplement ma volonté.*

677 3

AV ROY

SIRE,

Voſtre Maieſté a faict tenir vne aſſemblee ces iours paſſez, choiſie des plus notables hommes de voſtre Royaume, ſignalez en autorité, en zele, en rondeur, en prudence. pour regler les affaires de voſtre grand Eſtat; qui ſans doute apres vne longue & perilleuſe malladie auoit beſoing d'vn bon remede. Car comment ſe pouuoit-il faire que les deſ-reiglemens entaſſez l'vn ſur l'autre, & en diuers temps & à diuerſes occaſions, n'y euſſent engendré les communs ſympto-

730

mes des guerres ciuiles ? Mais pluſtoſt quel miracle de ce qu'il ne s'eſt perdu dans l'abyſme de ces confuſions ! Comme donc ç'eſt vne preuue remarquable de la prouidence de Dieu, gardien & protecteur de ceſte Monarchie, de ce qu'il a premierement preſerué voſtre teſte pour conſeruer tout le Corps, duquel il vous a fait naiſtre vray & legitime Chef ; & en ſuite, qu'il vous eſtablit & authoriſe de iour en iour : auſſi c'eſt vn gage du bon-heur qu'il vous prepare à l'aduenir, de ce qu'il éleue voſtre ame en ce genereux & heroïque deſir, de vous conſacrer pour le ſalut & repos de voſtre Royaume. Certes tous voz bons & fideles ſubiects n'ont peu ouyr ny lire qu'auec vne extreme ioye, la declaration qu'il a pleu à Voſtre Maieſté d'en faire au premier Acte de ceſte tant illuſtre Aſſemblee ; par vne maſle

& vrayement Royale harangue, digne non seulement de vostre debonnaire & sage naturel, mais de la memoire eternelle de tous siecles. pour estre dés ceste heure publiee à tout le monde, & d'icy transmise à la posterité. Vous declarez, SIRE, parlant comme pere à voz subiects, que vostre desir tend à ces deux titres, DE LIBERATEVR & RESTAVRATEVR de ce pauure & desolé Estat. Pour à quoy paruenir vous auriez faict assembler voz subiects. Et apres auoir auantageusement recognu le bon deuoir qu'ils vous ont rendu en voz extresmes dangers, & par leurs conseils, & par leurs espees, il vous plaist tant honnorer leur sage & valeureuse fidelité, que de les associer en ceste esgard auec Messeigneurs voz Princes. & de surcroist leur donnant ceste louange pour le passé, vous les appellez à l'ad-

uenir pour participer à vn second honneur, de sauuer la France de ruine, laquelle d'vne commune main vous auiez sauuee du naufrage, qui la menaçoit de l'entiere perte de tout l'Estat. Et protestez ne les auoir appellez pour tirer d'eux vn adueu de voz volontez, comme faisoient voz predecesseurs : mais pour receuoir leurs conseils, pour les croire, pour les suyure. Mais auec quelle candeur & naïueté! *Pour vous mettre en tutelle entre leurs mains*. c'est à dire, Prendre la loy de ceux à qui vous la pouuez & deuez donner. O voix non seulement digne de celuy qui commande (disoit l'Empereur) de se vouloir assubiettir aux loix : mais tres-digne de celuy qui a deliuré la France, en vn temps auquel elle estoit non seulement ruinee, mais presque perdue pour les François! La France voirement, la France se

ce se souuient combien cherement vous auez achepté, SIRE, ceſt honneur au prix de voſtre ſang. Mais voſtre ſage Clemence eſt tant plus illuſtree par les circonſtances vrayement remarquees en voſtre harangue. Car qui eſt-ce qui ne void ce que l'experience met deuant les yeux, que ceſte enuie ne prend pas ſouuẽt aux Rois, & meſmes victorieux & experimẽtez, de recourir aux conſeils de leurs ſubiets, pour les receuoir & ſuiure? Mais auſſi ceſte meſme experience publie par tout, que ſi commander & eſtre obey, eſt eſtre Roy, le meſme Empereur a dict treſvray, que le ſouuerain qui obeït à la Loy, ſe fait plus grand que la Loy. Car qui eſt ce qui peut nier, que les peuples lors obeiſſent plus gayement à leurs Rois, quand ils ſçauent qu'ils commandent moderément par la Raiſon, ame de l'autorité publique? I'adiouſte, que noſtre Academie

n'a pas eu tort de dire, Que la plus belle victoire des Grands, eſt de commander ſur les volontez des hommes. Car la cõtrainte, la frayeur, la desfiance, ſont mauuaiſes gardiẽnes ou cautions d'vne fidele & longue obeiſſance aux Princes, aſſeruiſſans leurs ſubiets par force & violence. Mais que diray-ie plus? Car, SIRE, vous eſtes tant plus capable de iuger de ceſte verité, que vous auez vne longue & ſerieuſe experiẽce des affaires du mõde, pour y auoir eſté nourry dés voſtre ieuneſſe, auoir paſſé par l'eſtamine d'vne infinité de grandes difficultez, trauerſé les eſcueils de beaucoup de dangers, ſurmonté le flus & reflus de diuerſes humeurs. En ces eſpreuues elle a bien recogneu plus d'vne fois, de quelle importance eſt en l'Eſtat, l'autorité d'vn bõ & ſalutaire conſeil. Et quel meilleur conſeil pouuois ie vous prendre pour la France, que des François meſmes,

& de ceux qui ſont & des plus fideles & des plus ſages ? C'eſt tenir le bon chemin pour acheuer ceſte grande œuure de la Reſtauration par vous heureuſemẽt cõmencee & auancee : pourueu que l'iſſuë reſponde au commencement, les effects aux cauſes, qui fõt eſperer à tous vos peuples vn grand auancement à vos affaires. Digne de voſtre Majeſté, digne de ceſte tant autentique & ſolẽnelle compagnie, ſur laquelle vous auez tellemẽt remis tout le faix, qu'en la chargeant, vous ſoulagez voſtre peuple. Mais, SIRE, ſeroit ce pour vous en deſcharger ? Le paſſé vous a acquis par tout le monde le credit de bõne foy, autãt qu'à Roy qui portaſt oncques Couronne. Vos deportemens ne peuuẽt non plus eſtre cachez, que les rayons du Soleil en plain midy. Vous venez maintenãt de paſſer vne obligation en vne grãde & illuſtre compagnie, en la preſence

de notaires & teſmoins irreprochables. Vous l'auez ſtipulee. Les Notaires l'ont receuë. Les teſmoins l'ont ſouſcrite. Le regiſtre de voſtre Regne en eſt chargé. La France, l'Europe, l'Vniuers ouurent les oreilles & les yeux; & par tout ceſte creãce qu'auez acquiſe dés long temps par tãt de belles preuues, aſſeure vos ſubiets des effets de voſtre bonne volonté ſi autentiquement declaree. Ils acceptent voſtre promeſſe, SIRE, ils vous en remercient treshumblement. Car n'oyez vous pas la correſpondãce de noz vœux à voſtre Declaration? Vous declarez l'extreme enuie que portez en voſtre ame, à reſtaurer voſtre Royaume. Vous teſmoignez qu'elle y eſt ſi auãt emprainte, que tout vous eſt aiſé & honorable pour paruenir à ce but. Et nous reſpondons, que c'eſt le ſõmaire de tous nos ſouhaits, le ſujet ordinaire des ardentes prieres que nous faiſons à Dieu

pour voſtre Majeſté. Vous ſouhaitez l'eſtabliſſement de vos affaires, l'ordre, le bõ meſnage, le repos de voſtre Royaume. C'eſt tout auſſi ce que vos fideles ſubiets deſirent. Quoy donc? Certes comme la correſpondance de ce commun deſir ſur le ſujet d'vn meſme bien, pouſſe & vous, SIRE, & voſtre peuple; auſsi elle oblige & vous & luy, mais diuerſement. Car voſtre peuple vous eſt obligé, c'eſt à dire, vous doit ſoy-meſme, puis que vous vous ſacrifiez pour ſon ſalut. Mais pour recognoiſſance d'vne tant naturelle & legitime obligation, qu'eſt-ce qu'il peut faire, que redoubler l'amour, la reuerence, le ſeruice, l'obeiſſance enuers Voſtre Maieſté; & pour principal payement, ſ'adreſſer à Dieu, & luy conſacrer ſes deuotes prieres pour voſtre longue & heureuſe vie, & la proſperité de vos affaires? Mais, SIRE, vous n'eſtes que la main pour donner à

voſtre peuple les biens deſquels Dieu eſt le vray auteur. Ainſi comme vos ſubiets vous ſont obligez, auſsi l'eſtes vous à Dieu. Le vœu pour la proſperité de la Frãce, eſt commun, le bien commun, l'obligation commune: mais comme Dieu vous a eſleué par deſſus tous, auſsi il vous oblige plus que tous. Voſtre dignité eſt fort illuſtre, mais voſtre perſonne eſt d'autant plus conſiderable en ceſt Acte tant ſolennel, que Dieu l'a reueſtuë de graces particulieres par deſſus les autres Roys. Les grands deſſeins ſont dignes des Grands. La ſeule parole d'vn Roy, eſt vn ſolennel & autentique contract. Mais quelle eſt la promeſſe de Henry IIII. Roy de France? Certes d'autant plus eſtroite, que venãt de la part d'vn des plus grands Roys de la Chreſtienté, eſleué ſur vn des plus beaux theatres du monde; il a ceſte faueur particuliere, d'eſtre Prince

de bonne foy, & d'integrité venerable à tout l'Vniuers. Ainsi en ceste grande dette comme le solennel renom de vertu vous oblige à bien faire, que deuez vous aussi auoir plus à cœur que de bien payer?

Il y a d'auantage. Car vous auez vn Creancier, qui vous ayant communiqué son autorité, comme aux autres Roys, vous fait maintenant fauorablement & sa main, & sa bouche, en vn fort signalé suiet, aux yeux de toute l'Europe. Sa main, par les victoires qu'il vous a ià dõneçs. Sa bouche, en vous faisant ainsi parler d'vne façon extraordinaire. Le premier honneur, vous ayant authorisé par grands & illustres effets: le second, seelant vostre credit par l'asseurance de ce qu'on espere de vous. Car ce n'est pas le cõmun langage des Roys. La sincerité de vos passez deportemens nous respondant pour l'auenir, ô Oracles vrayement celestes,

gages des biens qu'ils promettent à ce Royaume, tant alteré d'ordre & de repos! Ainſi de vos paroles nous montons à celuy qui vous fait parler, comme de vos victoires à luy meſme qui vous a faict vaincre. C'eſt par luy que pouuez monter au faiſte de ces deux glorieux & magnifiques titres que declarez ſouhaiter auec tant d'affection, DE LIBERATEVR ET RESTAVRATEVR, auec leurs effets: afin que non ſeulemẽt le frõt, mais toutes les faces du baſtiment que nous vous dreſſons en voſtre Hiſtoire, en ſoyẽt honnorees & enrichies; par l'adueu de ceux qui viuent, & à l'admiration de la poſterité qui nous ſuruiura. Car qui eſt celuy qui a des yeux, & ne voye les miraculeux commencemens de voſtre Regne?

Or de qui en pouuez-vous attendre l'acheuement, que de la main de celuy qui

qui a mis le ſceptre en voſtre main comme de ſa main ? Les miracles qui vous ont inſtallé & mis en poſſeſſion, preſchent eloquemment ceſte verité, qui maintenant vous vient cercher, pour conſacrer le fruict de ceſte tant celebre Aſſemblee, en preſage du bõheur de ce nouuel an. Si ceſte GRACE DIVINE par vous inuoquee en vos grandes extremitez, & laquelle vous recognoiſſez auoir eſté la principale cauſe de vos victoires, fauoriſe voſtre proſperité, comme elle a heureuſement vos difficultez. Dequoy nous le ſupplions tous enſemble de tout noſtre cœur.

CE SONT les Eſtrenes, SIRE, que la Verité vous apporte maintenant, pour premices de voſtre heroïque & Royal deſir; & meſme par la main d'vn perſonnage des plus dignes des'approcher de V.M. qu'on pouuoit choiſir. Vn grand Capitaine, vn excellent homme d'Eſtat,

vn Roy victorieux, deuoit-il pas estre choisi pour vous, SIRE, lequel Dieu a fait naistre grand Roy, estre grand Capitaine, grand homme d'estat; vous ayãt façonné par extremes dangers, dressé par infinies trauerses, roidi en courage inuincible parmi tãt de tempestes? Bref, honnoré outre la double Couronne de vos ancestres, d'vne nouuelle Couronne, toute de vostre vertu; tissuë de laurier & de chaisne, pour auoir vaincu vos ennemis, & conserué vos subiets? Mais il y a plus en celuy qui vous vient apporter ce conseil salutaire de la Verité, representé par son exemple. Ce ne sont pas les victoires de Miltiades qui vous esueillent. Les trophees d'Alexandre le Grand ne vous viennent pas semondre. Les triomphes de Iules Cesar ne remontent pas sur le theatre pour vous soliciter. C'est Dauid, ce Dauid, Roy voirement d'vn des plus beaux & riches Royau-

mes du Leuant, grand Capitaine, ſage & experimenté Conſeiller; mais qui eſtant Roy en Iſraël (auquel Dieu auoit recueilli & logé ſon Egliſe) a eſté auſſi Prophete. Ainſi toutes choſes vous conuient à preſter l'oreille & l'eſprit à la Verité, prononçee par ſa bouche.

OYEZ donc ceſt Oracle, voyez ces belles Eſtrenes, qui vous ſont donnees d'vne ſi bõne main. L'ancienne couſtume des Chreſtiens, eſtoit de s'entre-ſalüer l'vn l'autre au premier iour de l'An par ceſte deuiſe, CHRIST EST RESVSCITÉ. Pour teſmoigner la vraye eſperance des Chreſtiens, ſans laquelle leur foy ſeroit vaine, & eux les plus miſerables de tous les hommes. Et le ſainct Apoſtre en expoſant ceſte commune ſalutation, adiouſte, *Chriſt t'illuminera.* De fait, comme l'an commence, le Soleil remonte du plus bas degré de ſon ſolſtice, & nous ramene les iours plus

longs & plus beaux; & apres l'Hyuer, le Printemps & l'Eſté, ſelon leur ordre. Nous auons paſſé auec vous, SIRE, vn fort rude Hyuer. Maintenant voſtre Regne nous fait ſentir la douceur d'vn Printemps, qui fait reuerdir noſtre eſperance, & nous promet quelque meilleure ſaiſon qu'aux Regnes paſſez. Cõtemplez donc, SIRE, les beaux rayons de ce Soleil, de ceſte excellente lumiere de la Verité que Dauid vous apporte, pour voir clair au chemin qu'il vous dreſſe à l'effet de vos deſirs. Dauid auoit fait meſme deſſein que vous, de deliurer & reſtaurer ſon Royaume. & a en fin obtenu tout ce qu'il deſiroit. Ici il vous apprend par quels moyens il en eſt venu à bout. En repreſentant ſon experience, il dreſſe vn modelle de la voſtre. Il vous met deuant les yeux toutes ſes difficultez, ſes occurrences, ſes iſſuës, pour vous faire lire & eſperer les voſtres.

L'VSAGE donc de ce beau & riche Discours, ne peut estre petit. Car il vous enseigne les vrais & certains moyens pour vous faire iouïr des biens que vous souhaitez le plus au monde. Et comment ? Par soy-mesme & par vous mesme. Car son exemple est le vostre. c'est à dire, estant naïuement representé, est l'image de ce qui vous est aduenu. Ie me tairay de ce qui concerne V. M. attendant que i'en dresse l'ample Regiſtre en vostre Histoire. Que Dauid parle maintenant: & que vostre experience porte aux oreilles, aux yeux, aux entendemens de tous vos subiets, le rapport de ceste Verité en ce qui vous touche. Dauid auoit deliuré Israël de beaucoup de confusions; mais il n'auoit pas encore acheué toute ceste bonne œuure. Il souhaite de le restaurer, & conclüant du passé à l'auenir, il espere que celuy qui luy a donné le premier bien, luy donne-

ra le second. Il auoit ia desgagé son Royaume de la violence de ses ennemis estrangers, & de la felonnie de ses rebelles subiets. Et comment? Pour estre appellé Liberateur de son Estat. C'est le premier article de vostre souhait. Il le faut considerer en premier lieu.

SVR LE PSEAVME CXLIIII.

LOVE' SOIT LE SEIGNEVR MON DIEV (dit Dauid) *qui dresse mes mains à la bataille, & mes doigts à la guerre. Il est ma faueur, ma retraicte, mon secours, mon protecteur*, MON LIBERATEVR, *mon esperance. I'ay esperé en luy. & il m'a deliuré de mes ennemis, & a assubieti mon peuple sous moy.*

DAVID donc vient à vous, SIRE, & assis à vostre costé, il parle ainsi : Vous estes né Roy, de l'vne des plus grandes

maisons du monde : mais moy, ie suis issu de fort bas lieu, le moindre de plusieurs freres. I'ay eu à combatre infinies difficultez. Nonobstant lesquelles Dieu qui m'auoit ordonné Roy en Israël, m'a fait asseoir en ce throne comme par la main, par plusieurs miracles. I'auois au commencement Saül en teste, armé de malice, de force, d'autorité. & sous luy & pour luy, vne infinité d'ennemis & ouuerts & couuerts. Les Philistins, Idumeens, Ammonites, & autres infideles, m'ont aussi fait la guerre à outrance, enseigne desployee. Mais ce qui m'a le plus trauaillé, a esté vne maladie intestine & domestique, née en ma maison, en mes entrailles, en ma vieillesse. Mon propre fils se sousleue, s'arme contre moy, me chasse, me persecute comme son capital ennemi. Et en suite de ceste monstrueuse rebellion, par les charmes de ce mesme auorton, se conçoit, s'enfante vne

Ligue dãs les principales villes de mon Royaume. I'ay combatu & abbatu tous ces ennemis. Comment ? Non pas par mon induſtrie & valeur, mais par la grace de Dieu, qui m'a fait eſtre ce que ie ſuis. A toutes mes peines i'ay trouué en luy vn bon remede. I'auois à ſouſtenir des grandes armees de mes puiſſans ennemis. Et à ceſt effect i'auois beſoin de conſeil, de courage, de force. En ces occurrẽces qu'a fait pour moy le Seigneur mon Dieu? *Il a dreſſé mes mains à la bataille*, & a façonné *mes doigts à la guerre*. Il m'a donné dexterité & vigueur pour bien combatre, & vn courage inuincible parmi les plus deſeſperees difficultez. Parmi le danger, i'ay eſté ſans danger. car il a eſté *mon protecteur, ma retraicte, ma defenſe*. Il a paré les coups qui eſtoyent ia ſur ma teſte. Et au partir du champ de bataille, duquel ie ſuis remonté victorieux de mes ennemis, il m'a fortifié de tout

tout ce qui estoit necessaire pour bastir mes affaires: De faueurs, d'aides, de secours d'hommes, de commoditez, de fortereſſes, d'argent. Ainsi il a *esté ma faueur, ma retraicte, mon secours.* Ouy, apres m'estre veu Roy sans Royaume, Capitaine sans soldats, sans fortereſſe, sans argent; & si Dieu n'euſt esté mon esperance, sans esperance: n'y ayant aucune apparence de reſſource en mes affaires, reduites au petit pied contre vn si puissant ennemy. Et neantmoins toutes ces trauerſes ont esté applanies, toutes choſes m'ont succedé & contre mon esperance & selon mon souhait. I'ay esté deliuré de toutes mes perplexitez. Et comment? *I'auois esperé en Dieu.* L'esperance qu'auois eu en luy, ne m'a pas confondu. *car il m'a deliuré de mes ennemis.* & par conſequent il a esté mon Liberateur, afin que ie le fuſſe de mon peuple.

CERTES, mon experience m'a fait

739.

cognoiſtre, que le conſeil, le courage, la valeur, le ſuccez de nos armes, de toutes nos affaires, ſont de la grace de Dieu. On a beau trauailler & courir; tout ce qui s'entreprend ſans Dieu, s'entreprend en vain. En la guerre on a beſoin de conſeil & de courage, pour l'entrepriſe; de valeur & de force, pour l'execution. Mais qui donne l'entendement & la reſolution aux dangers, & la valeur aux combats, ſinon Dieu qui y preſide? Ces dexteritez ne ſont en l'homme, que par la faueur de celuy qui a fait l'homme. Et ſomme, le bon-heur de la guerre eſt de la benediction de Dieu, qui à ceſte raiſon, s'appelle proprement *Le Dieu des armees*: non ſeulement comme gouuerneur de ce grand nombre de diuerſes creatures, diſtinguees en pluſieurs bandes au genre humain, mais à cauſe qu'il conduit les Armees, & donne le ſuccez aux armes ſelon qu'il luy plaiſt.

MAIS mon plus grand ennemy (dit Dauid) n'eſt pas celuy que i'auois à combatre en campagne. Mes entrailles, mes entrailles m'ont le plus trauaillé. Mon pire ennemy a eſté en ma maiſon, en mon ſein, de mon ſang. Ceſte humeur opiniaſtrement vicieuſe auoit engendré en mon corps d'horribles conuulſions, des confuſes & furieuſes rebellions de mes peuples. Et neantmoins tout ce tragique deſtrac a eſté en fin aſſopi, toutes ces phreneſies populaires de la Ligue d'Abſalom ſe ſont euaporees; mon peuple eſt reuenu à ſon bon ſens, m'a recognu, m'a obey. Et d'où m'eſt venu ce bien? Certes de ce meſme Dieu, *Qui a aſſubiety mon peuple ſous moy*. C'eſt vne belle maxime d'Eſtat, De prendre les villes par les cœurs; & les cœurs des peuples, par la Raiſon. Par elle, la victoire ſur les ſubiets eſt plus honnorable & auantageuſe que par la force. La force fait bien

740

souuent roidir les peuples, & les precipite au desespoir, vnique salut des gens perdus. Or le desespoir combien de fois a il fait victorieux vn peuple trop pressé? Les maladies d'esprit ne se guerissent pas à coups d'espee. Il vaut mieux garder vn citoyen, que tuer cinquante ennemis.

MAIS d'où vient ceste prudence & moderation pour bien conduire l'esprit des peuples, que de celuy qui par sa prouidence flechit les cœurs des hommes, & tourne où il luy plaist tout vn peuple, comme vn seul homme? C'est luy qui persuade les subiets à l'obeissance de leurs superieurs, par ceste mesme Loy naturelle par laquelle il leur fait honnorer pere & mere: cultiuant en leurs ames ceste verité, Que les superioritez sont de Dieu; si qu'on ne peut resister à l'autorité publique, sans resister à Dieu. Et par consequent, qui est le Grand qui

puisse imaginer auec raison, d'estre bien obey de ses peuples, sans la faueur de Dieu, qui l'a estably en autorité? On opposera la necessité, la force, les occasions, & autres raisons d'Estat. Qui sont certes considerables en leur ordre. Mais qui est l'homme d'Estat qui n'experimẽte tous les iours au maniment des affaires, Que toutes entreprinses ne sont pas prinses, & qu'il y a bien à dire de l'execution à la deliberation? Et ainsi qu'il n'y a rien plus vain que de se fier en soy-mesme au gouuernement de la Chose-publique: & rien plus solide, qu'en trauaillant attendre les euenemens de la main de Dieu?

QVANT à moy (dit Dauid) au maniment de toutes mes affaires, ie sens mon infirmité. De moy ie mõte à Dieu, ie parle à Dieu, pour le recognoistre auteur de tout bien. Pour me bien cognoistre il faut que ie le cognoisse. Ie me mes-

cognoy en me mesurant à moy-mesmes, à mes semblables, à mes ennemis, à mes subiets. Mon cœur se perd en mes imaginations, & me perd en mes affaires. Que ie desploye donc mon cœur à celuy qui a fait & cognoit mon cœur: que i'estalle deuant luy toutes mes pensees, afin qu'en sa force ie rende forte mon infirmité.

O SEIGNEVR *donc qu'est ce que de l'Homme que tu le daignes recognoistre, & du fils de l'homme que tu l'estimes? Certes l'homme n'est qu'vn Rien. Ses iours se passent ainsi comme l'ombre.*

QVOY? (*dit Dauid,* SIRE, *se tournant vers vous.*) Le lustre de nos Couronnes, la grandeur de nos Thrones, la maiesté de nos Sceptres, l'esclat de nos vestemens Royaux, la frayeur de nos gardes, l'appareil de nos banquets; & en som-

me, toute la magnificence de nos Cours, nous ont-ils fait oublier que nous sommes hommes, enfans d'Adam, comme les autres hommes, qui naissons, viuons & mourons comme eux ? Certes la douleur de nos meres en nous enfantant, commune à celle des autres femmes, les pleurs que nous iettons en nostre naissance, comme presage de la commune misere de la vie humaine, les espineuses passions de nos esprits, les languissantes & douloureuses maladies ausquelles nous sommes subiets comme les autres hommes : & en fin ceste Mort inexorable, qui ne respecte nullement nos souuerainetez, nous doit bien ramenteuoir que nous sommes hommes, si par fois la vapeur de nos delices nous le fait oublier.

QVE s'il nous souuient que nous sommes hommes, quelle exception trouuerons-nous en nos Grãdeurs con-

tre la condition humaine ? O Rois ! qui bien se cognoit, peu se prise. Si les grãds (dit Dauid) d'eux-mesmes montoient à Dieu, qui les a ordonnez & establis ; si se souuenans qu'ils sont subiets à Dieu, s'adiournoient deuant Dieu ; si sçachans qu'ils sont mortels, viuoyent comme deuants mourir ; combien seroyent-ils diligens à bien viure, & à bien gouuerner ce qu'ils ont en main pour en rendre conte à Dieu!

OR pour bien cognoistre quelle est la condition de l'homme, est-il besoin d'entrer en des grands discours ? Demandons-le à la Raison. c'est à dire, à Dieu, qui est la vraye raison: *Qu'est-ce que de l'homme, Seigneur?* Il respondra, L'homme est ce que ie le fais estre. Ie l'auois fait pur. il s'est corrumpu. Ie l'ay refait, d'autant que ie l'ay veu desfait. Ie l'ay daigné de ma misericorde, par ce que ie l'ay veu miserable. Ie l'ay aymé, auant qu'il me

me cognuſt. Ma grace donc te ſuffiſe, ô homme. Ie parferay mon œuure en ton infirmité. C'eſt de ma pure & paternelle grace, que tu es ce que tu es. Les Rois meſmes auroyent-ils prins en vain ceſte deuiſe, *Par la grace de Dieu ie ſuis ce que ie ſuis*, ſans ſe l'appliquer? La Raiſon parle ainſi de la vanité de l'homme. Que ſi nous en cerchons vn commentaire, l'experience dira, Que l'homme n'eſt à rien comparable qu'à vn Rien. Dauid parle ainſi, parce que voulant definir la miſerable condition de l'homme, tel qu'il eſt maintenant, ne trouuant au monde rien moins que Rien, il accompare l'hõme à Rien. Mais s'il ſe pouuoit faire que l'on peſaſt l'hõme auec Rien, il aſſeure que l'homme eſtant mis d'vn coſté de la balance, & Rien de l'autre; Rien ſe trouueroit encore plus peſant que l'hõme. Tel qu'il eſt auiourd'huy en ſa nature corrompuë: quoy qu'enyuré de pre-

ſomption, il ſe mire en ſes plumes, & ſe repaiſſe de ſa vanité. Merueilleux langage! mais ſi eſt-ce le langage du ſainct Eſprit. Et meſme afin que ce ne ſoyent des diſcours en l'air, pour approprier la medecine au malade, Dauid crie ailleurs: Ne vous fiez point aux Princes, ni aux fils des hommes, auſquels n'y a point de ſalut. Son eſprit partira, & retournera en ſa terre: en ce iour-là toutes ſes entreprinſes periront. Toute la plus grande grandeur des hommes, n'eſt que vanité qu'on adore. O Rois, ô Princes (dit vn grand Roy) nos deſſeins, nos effors, nos charongnes ſeront-elles pas iettees dans vn meſme ſepulchre? Ou au tombeau d'oubly, apres vne infinité d'ambitieuſes vire-voutes & fatigues d'eterniſer nos noms, ou en la memoire execrable de la poſterité; ſi nous-nous ſommes emancipez de noſtre deuoir. Et ployant ſes bras, & leuant les yeux au

ciel, il s'escrie: Allon donc, allon nous vanter de nos Seigneuries, de nos Grandeurs, de nos Excellences, de nos Alteſſes, de nos Majeſtez! Imaginons vne Diuinité ſeconde en l'autorité laquelle Dieu nous preſte, commiſe par conte pour la luy rendre par conte; adorons nos pouuoirs empruntez, ſacrifions à noſtre bon-heur, bouchons nos oreilles contre la verité de ces foudres. Et en fin, au bout de nos diſcours, non ſeulement nous trouuerons Rien, qui clorra nos contes, & eſclorra nos vanitez ſur la nullité de nos ridicules imaginations; mais il faudra payer ce que nous deuons à Dieu, qui nous adiourne tous les iours en nos conſciences, par ceſte inuincible & irreprochable Verité. Voulez-vous donques ſçauoir (dit Dauid, parlant aux Grands) l'vſage de ce mien diſcours? Certes me ſouuenant que ie ſuis homme mortel, i'appren à conter mes

iours, de comprendre combien le cours de ma vie eſt court. En toutes mes affaires ie renonce à la preſomption de mon induſtrie, de ma force, de ma valeur, de mon autorité. Ie recognoy que tous les bons & beaux euenemens que i'ay eu depuis que ie ſuis au monde, ne ſont pas du monde: & par conſequent, par ceſte eſchelle ie me dreſſe à Dieu. Ces coups du ciel, m'eſleuent au ciel. Quand ie penſe à moy-meſme, comme Dieu m'a conduit, ie ſuis hors de moy-meſme: ſi qu'eſtonné, rauy, tranſporté de la grandeur de ces admirables & inopinez ſuccez, ie parle ainſi à Dieu:

O SEIGNEVR, *baiſſe tes cieux, deſcen, touche les montagnes, & elles fumeront. Lance tes eſclairs, & tu les diſſiperas. Delaſche tes fleſches, & tu les troubleras. Iette ta main d'enhaut pour me recouurir. Retire-moy des eaux, de la main des fils des eſtrangers, deſ-*

quels la bouche a parlé vanité ; & leur dextre, est dextre d'iniquité.

O Mon Dieu, ie n'ay point oublié mes peines passees. Il me semble que i'y suis encore. La souuenance de mes difficultez & de tes assistances est deuant mes yeux. Ie parle donc à toy, comme si i'estois encore engagé dans le mal. Les montagnes m'affiegent, les eaux m'engloutissent, ie suis enfoncé dans l'abysme, plongé dans le bourbier. Ces montagnes, ces eaux, ces abysmes, ces bourbiers sont mes ennemis, mes difficultez: dont i'estois enuironné, affiegé, enueloppé ; & en apparence, perdu. Parmi le desespoir de ces extremes dangers, ie me suis conuerti à toy, & t'ay dit, *Baisse tes yeux, & descen, Seigneur.* comme tu fis contre ces Geans qui bastissoyent la tour de Babel. *Touche les montagnes.* Renuerse les desseins de ces grands entrepre-

744

neurs qui entaſſent montagne ſur montagne, les Alpes ſur les Pyrenees, complot ſur complot. Qui ont vn moule pour y fondre leurs entreprinſes, ſur le ſubiet imaginé de leurs races, de leurs zeles, de leurs valeurs. *Lance tes eſclairs, delaſche tes fleſches.* Ils ſont deſſous toy, hommes terreſtres; de terre, & ne reſpirans que la terre. N'es-tu pas au ciel pour les foudroyer & fracaſſer ? Miſerables fourmis, qui voulez prendre le Ciel par eſcalade ! mais, ô Dieu, *Tu les diſſiperas, tu les troubleras, tu les ruineras.* Oppoſe, Seigneur, ta force contre la fureur de tes ennemis: ta ſageſſe, contre leurs fineſſes. Ta puiſſance, ta ſageſſe ont des moyens incognus aux hommes. Ta Maieſté ſe monſtre au Ciel, qui eſt ton throne; en ces impreſſions celeſtes, auſquelles les plus grands Monarques de la terre ne peuuent reſiſter. Mais elle ne ſe declare pas moins aux iuſtes execu-

tions que tu fais contre les meschans, en faisant auorter leurs malheureux dessеins, à leur confusion & ruine. Ainsi tu fais fondre les montagnes, comme la cire; tu seches les eaux, tu taris les abysmes. c'est à dire, Tu aneantis les complots de ces orgueilleux.

Ainsi sans parler par figure ou similitude, i'ay dit, *Deliure moy de la main des Estrangers*. De ceste meschante Ligue d'Absalom, qui conçeuë de mon propre sang, engendree dans le cœur de mon Estat, se seruoit des forces estrangeres de mes venimeux & capitaux ennemis, aguetoit ma Teste & ma Couronne, & en me ruinant vouloit enuelopper mon Royaume en mesme ruine. Il n'y a sorte de machine que ces audacieux n'ayent opposé contre moy; Mensonge, artifice, dissimulation, malice, force, violence, opiniastrise. Ayans foulé aux pieds tous les plus sa-

crez droicts des choſes humaines, ils ont eu des maſques, des pretextes de Religion, d'Eſtat, du ſoulagement du Peuple, d'eſtabliſſement de iuſtice. Et par ce moyen ils ſe ſont finement gliſſez dans les cœurs des peuples, aiſez à eſtre enchantez & pipez, ont gaigné les groſſes Villes, l'autorité, le commandement, la creance, la force, la bource d'Iſraël. Et par ces artifices ont dreſſé le moule d'vne nouuelle Royauté, & ayans porté le peuple à ce furieux conſentement, l'ont fait aſſembler pour faire vn nouueau Roy.

EN ces extremitez quels moyens auois-ie pour me guarantir de leurs entreprinſes? Selon l'apparence ie n'auois que tenir contre eux. I'eſtois perdu, ſi ie n'euſſe eſté perdu. Mais miracle ſingulier! Le danger en ſoy ineuitable, a eſté euité par moy: d'autant que ne trouuant rien en moy pour mõ ſecours, i'ay

i'ay eu recours à Dieu, afin qu'il me desueloppast de ces mortels & ruineux filets, qui m'estoyent tendus par mes felons ennemis. Ainsi ie luy ay dit, c'est toy, mon Dieu.

QVI DONNES SALVT AVX ROIS, *& as deliuré Dauid ton seruiteur. Du glaiue pernicieux deliure moy donc, ô mon Dieu.*

IL est question de ma personne & de l'Estat. Mon Dieu, tu as preserué ma teste de maint danger. Garde ceste Couronne des entreprinses de ceste desloyale Ligue de ce desloyal enfant.

TV es protecteur des Estats legitimes. Comme tu es auteur de tout ordre en la societé du genre humain, & principal ordinateur de la Loy de l'Estat en chasque communauté, soit Royaume ou Republique; aussi tu main-

tiens en particulier la Royauté, qui eſt vn rayon de ta puiſſance en la conduite des hommes, l'Image de l'autorité & puiſſance paternelle. Tu ne veux pas que les hommes viuent en deſordre & confuſion, mais qu'il y ait en la communauté humaine vn commandement reglé auec obeïſſance. Ainſi, comme la Royauté eſt la premiere & plus naturelle ſorte de gouuernement, nee de la Loy de Nature; auſſi tu te retiens pour particulier priuilege, d'eſtre conſeruateur des Rois. Tu les ceins & deſceins, tu les inſtitues & deſtitues, tu les poſes & depoſes. Tous ces changemens ſe font parmy les Nations, par ta ſage prouidence: mais comme quand il te plaiſt de les autoriſer, tu les reueſts de quelque rayon de ta Majeſté, & leur communiques ton nom: auſſi tu prens ſur toy à les guarantir contre les rebelles entreprinſes de leurs felons & deſnatu-

rez subiets.

TV me l'as bien monstré, Seigneur mon Dieu. car en ces miennes si grandes perplexitez, qu'est-ce que i'eusse fait sans toy? En moy il n'y a autre chose que la recognoissance de ma foiblesse, l'hõmage du bien qu'il t'a pleu me faire en me deliurant de ces tant extremes difficultez. Ie te consacre donc mon cœur & ma bouche, par ceste franche & naïue action de graces.

O DIEV, *ie te chanteray nouueau cantique, ie te diray pseaumes au psalterion de dix cordes, qui as deliuré Dauid ton seruiteur.*

O DIEV, les admirables succez de mes affaires, m'esleuent iusques à toy, me font recognoistre ta main miraculeusement secourable en ces miennes perplexitez; me touchẽt le cœur, m'ouurent la bouche. Apres la frayeur d'vn

797

long & cruel Hyuer, ie voy reluire vn beau Printemps de mes affaires. car ie me voy maintenant eſtably en mon Throne, autoriſé, recognu, aimé, gouſté, obeï de tous mes ſubiets. Mais aurois-ie maintenant oublié les dangers paſſez? Où eſt le temps que ie ſautelois de branche en branche, comme l'oiſeau, penſif, triſte, deſolé; fuyant la fureur de Saül, rodant par les deſerts auec vne poignee de gens ramaſſez: Roy de nom, ſans autorité, ſans villes, ſans moyens; recognu par emprunt, obeï à demi par gens volontaires, leſquels la neceſſité auoit rangé pres de moy. Apres la mort de Saül, lors qu'il ſembloit que la Couronne d'Iſraël me fuſt paiſible, quelles difficultez m'exercerent durant l'eſpace de ſept ans, confiné en Hebron, ville des moindres de mon Royaume? Pendant qu'Abner ſous le nom de Miphiboſeth, fils de

Saül, auoit saisi l'Estat, commandant absoluëment sur Hierusalem & sur toutes les autres villes du Royaume, & se faisant respecter comme Roy, bien qu'il ne print que le nom de Lieutenant general de la Couronne d'Israël. Lors que tout estoit apparamment porté à ma ruine, que ma foiblesse donnast à mes ennemis toute occasion d'entreprendre contre moy, & visible esperance de me surprendre; que ma vie par consequent, & ma Couronne ne dependoyent que d'vn filet: quel miracle, que mes deux plus grands ennemis, sur vn sale & malheureux subiet, se desuniſſent pour me reünir, se desmanchent pour m'affermir, se deschirent pour m'establir! Que celuy qui auoit plus fait contre moy, faſſe plus pour moy, assemble les Estats d'Israël pour me recognoistre Roy, lesquels il auoit si souuent faits resoudre à ma ruine! Quel miracle! que sans que

i'y aye rien apporté du mien, ie me soye veu tout à coup deliuré de mes deux capitaux & formidables ennemis, lors que non seulement i'y pensois le moins, mais que ie ne pouuois attendre le pis! O coups du ciel, ô esclairs, ô foudres, ô montaignes renuersees, ô grandes mares sechees, ô abysmes applanis! Ce sont tes miracles, Seigneur, ce sont tes propres œuures; œuures ausquelles n'y a rien de l'homme: afin qu'en mon Regne il n'y ait autre chose que le franc & pur hommage de ta grace, sans qu'il y ait rien du mien que l'action de graces. C'est mon cantique, mon pseaume, mon luth, mon espinette, ma musique: D'accorder mon cœur, ma bouche, ma vie, en ceste tant legitime recognoissance, auec resoluë deuotion de consacrer toute ma vie à ton seruice.

AINSI tu m'as deliuré, Seigneur, & auec moy mon Royaume: & en me

deliurant par ta grace, tu l'as d'abundant couronnee de ceſte faueur, que tu m'as honnoré de ce beau titre DE LIBERATEVR d'Iſraël. Titre que i'affectois de tout mon cœur : & duquel tu m'as excellemment fauoriſé lors que ie t'ay ſerui. car du temps que ie faiſois eſtat de te ſeruir, bien que i'euſſe & Saül & infinies trauerſes en teſte, tu m'as neantmoins affranchi & de luy & de toutes mes difficultez. Meſme contre toute eſperance humaine tu m'as eſtabli en ce throne Royal, m'as fait honorable inſtrument de la deliurance de ton Egliſe, & eſpandu la bonne odeur de mon nom parmi les nations. Ainſi par effet tu m'as fait pratiquer ceſt Oracle, *Que ſeruir à Dieu, eſt regner.*

MAIS quand ie me ſuis eſcoulé en ma proſperité, & oubliant tes graces, ie t'ay oublié, tu as auſſi retiré ta main.

Ie me ſuis veu enlaſſé en beaucoup de grandes difficultez, incommodé de grandes pertes en ma vieilleſſe. Tu me l'auois auſſi denonçé par ton ſeruiteur Nathan. Ie prens donc tous ces exercices de ta main paternelle. Tu me tiens ſous la verge, afin que ie ne m'emancipe. Ceſte diete m'eſt neceſſaire pour me faire ſouuenir de mõ peché, pour m'humilier, pour m'amander; afin que ie ne m'enyure de mes delices, ie ne me noye en mes grandeurs. O bonté paternelle, qui en m'affligeant, me preſerues de ruine!

MAIS las, mon pauure Royaume ſent le principal faix de mes pertes & difficultez. La terre n'eſt pas perduë, mais gaſtee, mais rauagee, mais deſolee. Le malade n'eſt pas mort, mais fort debile. La paſle maigreur teſmoigne ſon infirmité. Iſraël apres la longueur des guerres ciuiles reïterees ſous Saül,

Abner,

Abner, Abſalom, ne peut eſtre que treſmal. Quoy plus ? Bien que la Ligue de mes mauuais ſubiects ſoit fort eſuentee, ſi n'eſt-elle pas du tout deſracinee. Les meſmes humeurs ſont dans les legers & mal-aduiſez eſprits de ce peuple. Les meſmes ouuriers qui l'ont eſmeu; viuent, ſont debout, couuent en leurs ames vn meſme leuain, meſme ambition, auarice, malice. Ainſi Seigneur, iaçoit que maintenant ie regne en apparẽce ſur ce grand peuple d'Iſraël, & que tous indifferemment obeyſſent à mes commandemens; ſi ne ſuis-ie pas ſans beaucoup de peines. car i'ay à veiller ſur les deſſeins de mes incertains ſeruiteurs, & à reſtaurer ce pauure Royaume tant encore debiffé de ſa longue maladie.

OR Seigneur, comme ie n'ay eu iuſques icy aucun bien que de ta main: auſsi quelle eſperance peux-ie auoir que de ta grace ?

Deliure moy donc du glaiue pernicieux, & me tire de la main des fils estrangers, desquels la bouche a parlé vanité; & leur dextre, est dextre d'iniquité.

IE redi les mesmes mots. car qui est-ce qui ne void que c'est vne retissure de mesme peine ? Ie commence par ma Teste, qui a tousiours esté la mire principale des conseils Ligueurs de mes ennemis. Combien y en a-il encore qui bastissent leurs desseins dessus mon sepulchre; qui tiennent leurs entreprinses en lesse, attendans ma mort, laquelle ils aguettent à toutes occasions ? Mais c'est à toy, Seigneur, de parer ce coup, comme tu as fait iusques icy. Comme quand Saül me porta le traict à deux doigts de ma teste, & qu'il m'auoit prins comme l'oiseau au nid. Ce que tu gardes est bien gardé. Comme donc tu as fait iusques icy, ô mon Dieu, mon liberateur, mon

protecteur, feras-tu pas à l'aduenir? Tu reboucheras leurs glaiues, tu feras auorter leurs desseins, tu conserueras ma personne, pour conseruer mon Royaume. Ils me font bonne bouche, mais pour me pipper. Et de mesme; *Leur dextre, est dextre d'iniquité.* Quand ils flattent, ils frappent. Ils portent la main à la bouche pour assener le coup à leur aduantage. Ce sont leurs trames accoustumees. Le mal est tousiours mal; l'estranger, estranger. S'ils imaginent de remuer vn mesme mesnage, tu es celuy qui les peux arrester. Seba fils de Bocri cuida renouueller ces iours passez vne cruelle sedition contre moy, pour me faire rompre mon nauire dans le haure mesme. Mais tu l'as reprimé. Tu racleras aussi le residu de ceste engeance de viperes; tu arracheras les racines de ceste mal-heureuse Ligue: afin que mon Royaume en estant entierement deliuré; & mon

obeyſſance abſoluëment eſtablie parmi tous mes ſubiects ; ie bande tout mon eſprit à reſtaurer ce pauure Eſtat que tu m'as mis en main , pour en eſtre le Paſteur & conducteur. Mais Seigneur, que peux-ie maintenant faire non plus que par cy deuant, que de ta grace, faueur, aſsiſtance?

AINSI Dauid a monſtré iuſques icy en ce Pſeaume, comment Dieu a donné le glorieux nom de *Liberateur d'Iſraël*. En ce qui reſte de ce beau diſcours il monſtre, comment il a acquis celuy de RESTAVRATEVR; en remettant ſon Royaume en ſon ancienne dignité & ſplendeur.

VOSTRE MAIESTE' SIRE, iugera quel fruict elle peut recueillir d'vn ſi net & iudicieux diſcours; & autant qu'elle deſire de reſtaurer ſon Royaume, elle conſiderera ſa ſuite; & par elle,

le vray & salutaire cõseil que luy en donne ce grand Roy & Prophete Dauid, en ce qui s'ensuit.

ADVIS DE DAVID TOVCHANT LA RESTAVRATION DE L'ESTAT.

LEVRS *fils soyent comme nouuelles plantes en leur ieunesse. Leurs filles doüees de beauté, soient aussi enrichies d'honneur; comme les colomnes du Temple. Leurs greniers soyent pleins, & regorgent de l'vn à l'autre. Leurs brebis soyent fertiles, & abondent en nouueau croist. Leurs vaches soyent grasses. Qu'il n'y ait point de bresche en leurs murailles, point de danger par les champs, point de cry & frayeur par les ruës. Ils ont dit, Le peuple est bien-heureux, auquel il est ainsi.*

VOILA le souhait que fait Dauid,

touchant la reſtauration de ſon Royaume d'Iſraël. En ſouhaitant, il enſeigne le moyen de reſtaurer le ſien & le voſtre, SIRE. & parlant de ſoy, il parle ainſi à vous.

C'EST vne Maxime engrauee aux cœurs de tous hommes, D'eſtre bienheureux. Noz peuples le ſouhaitent, & nous auſsi. car quel eſt le Roy qui ſouhaite de regner ſur des gens miſerables? Mon Royaume a ſi ſouuent ſenty les griffes de ceſte furieuſe beſte inciuile, qu'il auoit beſoin d'eſtre comme renouuellé. Et voſtre France a-elle ſenty moins de mal? Comme donc c'eſt le principal but de tous mes deſſeins, que de rendre mes peuples bien-heureux ſouz mon auctorité; auſsi ie voy que c'eſt le voſtre. Et en le proteſtant, vous en donnez vne belle preuue, Quand ayant fait aſſembler les plus ſignalez de voſtre Royau-

me, pour entendre leurs aduis sur les moyens de le restaurer, vous leur auez franchement promis d'acquiescer à leurs conseils. Pourrois-ie pas aussi auoir le credit de vous en dire le mien? L'issuë de mon Regne vous doit estre vne fort solide preuue de la syncerité de mon Aduis. Escoutez-le donc en mesme deuotion comme ie le vous represente en verité & iugement rassis.

QVI est-ce qui rend vn peuple malheureux? La Guerre. Nous l'auons ainsi experimẽté par nostre propre sentiment & vous & moy en noz Estats. Qui le peut donc rendre bien-heureux que la Paix? C'est donc l'aduis que ie vous donne, lequel i'ay prins pour moy, comme le seul moyen de restaurer vostre Royaume desolé, & rendre vostre Regne bien-heureux auec vostre Peuple, D'y establir vne bonne & ferme Paix. De fait, considerons les effets de la Guerre & de la Paix,

par ceſte commune leçon de l'Experience, qui eſt la maiſtreſſe des fols.

Qu'eſt-ce donc qu'elle nous enſeigne touchant la guerre ? Que la guerre eſt vn ſommaire de tous maux, le fleau du genre humain; comme eſtant la ruine des biens, des corps, des ames. Les perſonnes ſont pour les biens ; & entre les plus precieuſes, ſont noz enfans. Gages de noz plus tendres affections, prouins auſquels nous renaiſſons, ſacrez depoſts de ſocieté, d'amitié, de contentement, les plus vifs reſſorts de Nature. Mais las! que deuiennent par la guerre & noz fils & noz filles? Ie parle de ceſte guerre qui trouble l'Eſtat, & qui n'eſt pas employee pour repouſſer l'ennemy, qui nous veut troubler. Y a-il point quelque fille ou violee par la fureur de ceſte Enragee, ou corrompuë par les ſales & infames licences de ceſte effrontee macquerelle ? Mais quant aux fils, combien s'en perd-il par

ces

ces guerres, ou par l'espee, ou par la calamité commune, ou par le debordement des mœurs! Ceste sorte de guerre inciuile, est la ruine des ames: c'est à dire, ennemie de la vertu, de la science, de l'industrie. Pepiniere de tout mal, amorce de violence, outil de brigandage, de meurtre, de degast, de frayeur; deluge d'impieté & d'iniquité. C'est elle qui fait que l'homme est loup à l'homme, & par vne farouche & cruelle barbarie, bãde l'homme à l'encontre de l'homme, destraque tout l'ordre de la communauté des hommes, renuerse tout ce qui nourrit & fait viure l'homme. C'est elle qui desole les champs, qui ruine les Villes, qui rauit le bestail, qui pousse le soldat abrigandé contre la brebis & la vache; & qui est plus, contre le pauure laboureur, contre la foiblesse de la vefue & de l'orphelin. Trop commun suiect des Rodomonts de noz guerres inciuiles. Par la guerre

donc le labourage eſt abandonné, les terres ſont en friche, les greniers ſans bled, les bources ſans argent. Les terres plaines de chardons, les Villes plaines de frayeur. Les plus larges chemins ſont trop eſtroits pour le marchant, contre lequel le brigandage eſt legitime par la licence de ces furieuſes armes, qui appelle bien prins ce qui eſt raui par la force. En ſomme, par la guerre tout va peſle-meſle, tout ç'en deſſus-deſſous, tout eſt bouluerſé, tout perdu. Et quel autre commentaire en demandons-nous que la veritable experience?

MAIS les effets de la Paix ſont du tout contraires. Par la Paix les familles ſont maintenues, affermies, enrichies, prouignees. Les enfans ſont eleuez en honneur, inſtruits en pieté, en bõnes mœurs, en induſtrie. Les fils aux lettres, aux ſages armes, aux honneſtes trafiques. Les filles ſous l'œil de leurs meres, à la chaſte-

té, à la modestie, au mesnage. Les champs sont cultiuez, les Villes frequentees. Les greniers se rempliſſent de bled, les bources d'argent, les champs de gayeté, les Villes de repos. Les chemins sont asseurez, frequentez, dorez. On trouue l'or & l'argent par les ruës, tout regorge en biẽs par la Paix, les riuieres coulent en laict & en miel.

Qu'est-ce donc qu'on peut conclure de la Paix auec raison ? *Que le peuple est bien-heureux auquel il est ainsi.* Ce sont les vœux, ce sont les voix du bon Peuple. La voix du Peuple, est la voix de Dieu. La Verité parle clairement par ces effets. En somme, la PAIX, est le Rendez-vous de tout bon-heur : comme la guerre, de tout mal-heur.

QVOY donques ? dit Dauid, parlant à vous, SIRE, vous me demandez mon aduis pour restablir vostre Royaume visiblement desolé par la longueur &

753

cruauté de la guerre ciuile ? Eſtabliſſez-y la Paix. Tout voſtre ſoing, tous voz deſſeins, voz efforts, voz effets tendent à la Paix. Que le ſuiet, la fin, le but, la mire de voz conſeils, de voz actions ſoyent pour affermir vne bonne paix en voſtre Royaume. C'eſt le vray & ſolide moyen de vous acquerir le beau nom de RESTAVRATEVR de voſtre Eſtat. I'en ay fait ainſi: ſi que laiſſant à mon fils mon Royaume d'Iſraël floriſſant, i'ay voulu laiſſer en ſon nom vn memorial de la Paix, & y marquer ſon efficace & vertu, l'appellant SALOMON. c'eſt à dire, pacifique. O donc que c'eſt choſe bonne & belle que voz ſubiets, nez, nourris, eleuez au ſein de meſme Patrie, en la reuerence & obeyſſance de meſmes loix, habitent vnis de cœurs comme de corps; ouy tous ENSEMBLE! Non diuiſez de condition, non plus que de nation, de traictement non plus que de ſentiment d'vn meſme air.

car comme la Paix eſt le fondement de la reſtauration que vous cerchez en voſtre Eſtat: auſſi l'equité, l'ordre, la moderation eſt le plan & deſſein de ceſte fructueuſe Paix. Que l'experience nous inſtruiſe au comportement de noz ſubiets (dit Dauid) apres vne guerre ciuile, qui doit apporter vn general oubli de toutes offenſes paſſees: *Il n'y a point de paix, qui deſtruiſe vne partie pour eſtablir l'autre.* Elle ne ſeroit pas paix, mais faix à l'intereſſé, par vn inegal traictement. Il faut oſter les partis, & conſeruer toutes les parties du corps en l'Eſtat. Toutes les parties ioinctes, font le Tout: les partis, le desfōt. Le Tout vni au conſentement d'vn peuple fidele ſouz l'obeyſſance d'vn meſme Roy, conſerue le corps de l'Eſtat: deſ-vni & diuiſé, le perd. Certes tout Royaume diuiſé, ſera deſolé. Il faut doncques que tous les ſubiets habitent enſemble, maintenuz & traictez egalement par le Roy,

qui eſt le pere commun de tous les ſubiets. L'amitié du pere enuers tous les enfans, eſt deſpartie à tous ſans deſ-vnion, elargie à tous ſans confuſion : comme les rayons du Soleil, qui eſt tout en tout ce qu'il eſclaire, eſchauffe, aſſaiſonne. Ceſte balance egale, autoriſe l'obeyſſance enuers tous ceux qui ſe ſentent egalement traictez par la proportion d'vne meſme amitié du Superieur : & diſſipe toutes les phreneſies d'Eſtat à l'endroit de ceux qui s'eleuent pour ſe ſentir aduãtagez. Voila le conſeil de Dauid.

SIRE, combien deuons-nous eſperer de voſtre Regne, ſi vous ſuyuez la trace de ce ſage & ſalutaire aduis ! Certes nous ſommes eleuez à ceſte eſperance, par l'affection ſi viuement imprimee en voſtre ame, D'eſtablir la Paix en voſtre Royaume, & d'y traicter egalement tous voz ſujets ; comme ceux qui d'vne commune

fidelité ont vnanimement ſerui VOSTRE MAIESTE', pour garder ſa teſte & ſa couronne. Ceſte impreſſion eſt vn certain mouuement du Ciel, deſcendant de ce Pere des lumieres, qui eſt auſsi le Dieu de paix & de concorde. O que tous voz ſubiets ſeront bien conſeillez de ſuiure voſtre exemple: pour s'entr'aimer les vns les autres, à qui mieux-mieux, n'ayants autre but, que de ſe combatre & ſe vaincre par toutes ſortes d'honneſtes & vtiles offices de ferme & fidele amitié! Pour faire paroiſtre qui ſera le meilleur François, en faiſant plus de ſeruice à VOSTRE MAIESTE', & à la France. Ce ſeroit bien pratiquer la maxime de Dauid, *Habiter enſemble comme freres*. Comme de fait la raiſon crie aux oreilles de tous : N'eſtes-vous pas tous François, tous patriotes, tous ſubiets d'vn meſme Roy, tous ſes enfans ? Vn Roy, vne Loy d'Eſtat, vne Patrie, vne terre, vn air, vne naiſſance, vn

intereſt commun & de bien & de mal, de paix & de guerre; n'auront pas aſſez de poids pour rendre la balance egale? O François, la Nature, l'equité, le ſentiment de tant de maux endurez volontairement par l'aueugle preiugé de noz paſſions, la Neceſsité; & en ſomme, le conſentement de ce ſage peuple qui crie, *Le peuple eſt bien-heureux qui a la paix*, ne nous pourront-ils pas en fin perſuader d'embraſſer, de ſauourer, de maintenir conſtamment ceſte Paix, de nous appriuoiſer, de nous aimer, de nous porter comme freres; pour noyer la triſte ſouuenance des Regnes paſſez, dans la paiſible douceur de ce Regne? Voila le fruict de l'aduis de Dauid; lequel les ſages François approuuent, ſouhaitent, recerchent, comme le ſeul & ſeur remede de la reſtauration de la France. & crient ce qu'ils croyent, *Le peuple eſt bien-heureux auquel il eſt ainſi.*

CE

CE SONT bien les premieres eſtrenes, SIRE, leſquelles Dauid vous apporte pour vous acheminer en la poſſeſsion de voſtre deſir : mais ce n'eſt pas encore tout ce qu'il vous veut donner. Oyez dõc ce qu'il adiouſte pour cloſture & principal fruict de ce beau & excellẽt Diſcours.

MAIS BIEN-HEVREVX EST LE PEVPLE DVQVEL L'ETERNEL EST LE DIEV.

CE premier mot, *Mais*, monſtre euidẽment que c'eſt la diſtinction d'vn nouueau propos. comme de fait, Dauid vous auiſageant, SIRE, pour marquer vn propos de treſ grande importance pour le repos & bon-heur de voſtre Eſtat, parle ainſi à vous.

L'ABONDANCE d'enfans, de richeſſes, de Paix ; de commoditez en bleds, en beſtail, en trafique, aux champs, & à la

756

ville, eſt commune aux peuples profanes: leſquels neantmoins nous ne pouuons ny deuons eſtimer bien-heureux, pour n'eſtre illuminez de la vraye cognoiſſance de Dieu, en laquelle ſeule giſt la vraye felicité. Mais vous & moy auons vn priuilege particulier par deſſus les Rois de ces aueugles Nations: Que noz Royaumes ſont logis de l'Egliſe de Dieu, qui eſt vne, ſaincte, Catholique, la communion des Saincts, la maiſon de Dieu viuant, la colomne & appuy de verité. De l'Egliſe, eſpouſe de Ieſus Chriſt, mere de ceux deſquels Dieu eſt le pere. De l'Egliſe, en laquelle ſeule y a ſalut. De l'Egliſe, à laquelle vne bien autre Paix que la commune, eſt ordonnee par le vray Prince de paix: qui ayãt fait la paix entre Dieu & les hommes, a dit en termes exprés à ceſte ſienne Egliſe: *Ie vous laiſſe paix, ie vous donne ma paix: & ne la vous donne pas comme le monde vous la donne.* De laquelle

paix comme il nous donne la solide cognoissance en sa verité, aussi il veut que nous la distinguions de la paix du monde, laquelle la sage Antiquité a dit estre pire que la plus cruelle guerre; puis qu'elle nous separe de Dieu & de nostre salut.

QVOY DONC? Certes Dauid pousse de l'Esprit de ce vray Messias, qui donne sa paix aux hommes de bonne volonté, nous marque ceste vraye paix, pour la distinguer de la fausse. & crie, *Mais le peuple est bienheureux duquel l'Eternel est le Dieu.* Et qui est ce Peuple tãt fauorisé, qui puisse prendre ceste auguste & venerable titre? Certes l'ETERNEL, est le vray Dieu. Nom propre pour representer la cõnoissance d'iceluy, & ioyau peculier de l'Eglise. Mais comme la vraye & particuliere marque de ce Peuple bien-heureux, est, De cognoistre, honnorer & seruir ce vray Dieu; aussi Dieu s'est manifesté à son Eglise en son fils nostre Seigneur Iesus.

757

Ce Fils, eſt l'Agneau occis dés la fondation du monde, qui eſt hier & auiourd'huy le meſme eternellement. L'Agneau ſans macule, qui ſeul oſte les pechez des hommes. La ſemence benite de la femme qui a briſé la teſte du ſerpent roux. Ce Meſsias duquel Abraham a veu le iour, & s'en eſt reſiouy. Lequel Dauid a ſouhaité, marqué, repreſenté. Auquel tous les Prophetes ont viſé, comme au ſouuerain but de leur doctrine. En ſomme c'eſt la fin de la Loy, le fondement de l'Egliſe; outre lequel il n'eſt loiſible d'en mettre vn autre. Ainſi l'Egliſe eſt ce peuple auquel l'Eternel a dit anciennement: *Ie ſuis ton Dieu & de ta ſemence apres toy.* & le Fils, *I'ay manifeſté ton nom aux hommes leſquels tu m'as donné du monde. Ils eſtoient tiens, & tu me les as donnez, & ont gardé ma parole.* Certes, comme en luy ſont tous les threſors de ſapience & intelligence, auſsi il les deſploye à ſon Egliſe par ſa Parole; com-

me il dit: *Ie leur ay dõné la parole que tu m'as donnee, & ils l'ont receuë. & ont vrayement cogneu que ie ſuis iſſu de toy, & ont creu que tu m'as enuoyé. Sanctifie-les par ta verité. Ta parole eſt verité.* Et luy meſme crie, *Recerchez les Eſcritures. car ce ſont elles qui rendent teſmoignage de moy, & par icelles vous croyez auoir ſalut.* Et d'où donc? car Seigneur, à qui irions nous? Tu as les paroles de vie eternelle, diſoit ce grand Apoſtre. & nous croyons que tu és le fils de Dieu viuant. Ce peuple bien-heureux apprend comment Dieu eſt ſon Dieu; d'autãt que Dieu a tant aimé le monde, qu'il luy a donné ſon Fils auec tous ſes biẽs; Né pour nous, mort pour nos pechez, reſuſcité pour noſtre iuſtification. Pour nous donner la vie eternelle, qu'il a acquiſe pour nous, & à laquelle il nous achemine par ceſte creãce cõmune, enregiſtree aux ſaincts Symboles de l'Egliſe Catholique, qui eſt ce Peuple bien-heureux duquel Dieu eſt le

Dieu : puis qu'il cognoit, recognoit, auouë, honnore ce ſeul vray Dieu en vn ſeul Ieſus Chriſt. De fait, y a-il Chreſtien qui n'embraſſe ceſte verité, qui ne ſoit preſt de la ſeeller par ſon propre ſang? Chriſt eſt-il diuiſé? Paul a-il eſté crucifié pour vous? ou auez vous eſté baptiſez au nom de Paul? diſoit S. Paul de ſoy meſme. Et tançant les Galates, *O mal aduiſez*, dit-il, *qui vous a enſorcelez pour n'obeyr à la verité, deuant les yeux deſquels Ieſus Chriſt a eſté par cy deuãt crucifié en vous?* &, *Ia n'aduienne que ie me glorifie ſinon en la croix de noſtre Seigneur Ieſus.*

Miſerables donc que nous ſommes, & trois fois miſerables, (non ſeulement plus fols que les Galates, noz anceſtres, mais outrément furieux, deſeſperément enragez) qui apres tant de pertes, tant de malheurs, tant de tragiques ruines; nous ne voyons pas ce que nous voyons. Nous roidiſſans pour neant non ſeulemẽt pour

debatre, mais pour combatre de ce dont nous nous accordons. L'experience nous a fait cognoiſtre combien vaut l'aulne de ces volontaires diſſenſiõs, nees ſur ce preiugé de la Religion, fomentees par noz inſenſez caprices, augmentees par noz aueugles animoſitez. Sera il donc iamais temps de deuenir ſages à noz propres deſpens? Si Dauid declare auec raiſon, Que le peuple eſt bien-heureux, duquel Dieu eſt le Dieu; par meſme neceſsité, ne prononce il pas, Que le peuple eſt mal-heureux qui a d'autres Dieux que ce vray Dieu? car quel accord peut-on imaginer entre ceux qui ont diuerſes ou contraires impreſsions de Dieu & de leur Sauueur?

Or quant à nous (bien que la diſſenſion nous faſſe voir autremẽt pour ceſte heure) ſi eſt-ce que la Verité nous monſtrera en fin, Qu'il n'y a aucune raiſon de blaſmer la lumiere, ſi noz yeux ſont chaſſieux; & la verité, ſi noz entendemens

ſont tenebreux. Ie proteſte auec l'Apoſtre; *Nous reiettons les cachettes de honte, ne cheminans point auec ruſe, & ne fauſſans point la parole de Dieu, mais nous approuuans à toute conſcience des hommes deuant Dieu par la manifeſtation de la verité.* & auec noz ſainctz Peres, *Mesler la verité auec la vanité, eſt vn execrable adultere.* Et qui eſt celuy auſsi qui vueille eſtre trompé à ſon eſcient, & meſmes en ce qui concerne ſon ſalut? Mais ie crie aux aureilles de ma deſolee Patrie; *Nous n'auons que le mal que nous voulons auoir.* Nous cerchons loin, ce que nous auons prés. Veux tu eſtre ſauué, ô Chreſtien? Et moy auſsi. Par Ieſus Chriſt? Et moy auſsi. N'ois-tu pas ſa voix, ne crois-tu pas en ſa Parole? Et moy auſsi. Quoy plus? N'auouës-tu pas ce principe comme le vray fondement de l'Egliſe, de ce peuple bien heureux duquel l'Eternel eſt le Dieu? VN DIEV, VNE VERITE', VNE FOY, VNE EGLISE, VN BAPTESME.

PTESME. Et moy auſsi. Le Bapteſme que i'ay commun auec toy, ratifie, ſeele, autoriſe vne meſme creãce; en mon cœur, en ma bouche, en mõ front. Allons donc ô François, allons auec noz préiugez, nous haïr, nous tourmenter, nous perſecuter les vns les autres; cõme ayans deux dieux, deux Redẽpteurs, deux Egliſes, deux Bapteſmes: & oubliõs les chaſtimens paſſez, qui n'ont autre plus veritable cauſe, que noſtre deſraiſonnable impatience, ignorance, opiniaſtriſe.

CE n'eſt pas mon intention d'entrer maintenant en vn tant ample & important diſcours, qui merite le ſoin & le loiſir de pluſieurs iours. Mais l'extreme regret que ie porte en mon ame, de voir la calamité de ma miſerable Patrie, nee de ces diſſenſions; tire ceſte plainte de mon cœur. Pardonnable au zele que i'ay à la verité, à la concorde de l'Egliſe, à la paix du Royaume. Fruicts que ie ſouhaite

auec tous les gens de bien. Ayans enſemble ce commun deſir, pourquoy eſtimerions nous auec raiſon, Que non ſeulement ceſte concorde eſt impoſsible, mais que c'eſt ou vanité ou crime de la rechercher? I'ay leu auec contentemẽt ces mots en la remonſtrance faite ces iours paſſez à Meſsieurs de ceſte tant notable Aſſemblee: *Que les differens de la Religion ne peuuent eſtre compoſez par la guerre ni par diſputes: mais par la Parole de Dieu, la prenant pour regle & conduite de toutes nos actions & deliberations.* O voix digne d'eſtre releuee! & meſme puis que ceſte Parole eſt ſi bien recognuë par ſon Regiſtre, que nous ne ſommes plus en different quelle elle eſt: attendu que nous liſons en ceſte meſme remonſtrance, Que ceſte Parole de Dieu, eſt l'Eſcriture diuinement inſpiree. Laquelle Eſcriture crie: *Interroguez des anciens ſentiers quelle eſt la bonne voye, & cheminez en icelle.* &, *Que la vraye doctrine n'eſt*

pas de reuelatiõ particuliere. Si nous croyõs donc tous que ceſte ſeule Religion eſt veritable & ſalutaire, qui eſt ancienne & Catholique; pourquoy ne la recherchons-nous par vn chemin qu'on la puiſſe ſolidement trouuer? Que ſi nous la trouuons, & que la concorde ſoit en la verité; ſera-il pas lors raiſonnable d'obeïr à la remonſtrance du S. Apoſtre? *Marchons de meſme regle en ce à quoy nous ſommes paruenus*. & de l'Egliſe? *Ceſſons de debatre de ce dont nous ſommés d'accord*. &, *La diſpute d'vne choſe certaine, eſt deſraiſõnable*. Que ſi nous nous trouuons entierement d'accord de la ſcience fondamentale de noſtre ſalut, auons nous occaſion de recercher quelque nouuelle ſcience, pour eſtre mieux que d'eſtre ſauuez? Certes, comme la verité ſe trouue en la cerchant, auſsi elle ſe perd en la debatãt. Iuſques ici pour la plus part nous auons diſputé, pour diſputer; & l'examen de la verité s'eſt con-

uerti en satyre & inuectiue. Si en ceste recerche nous auons la verité pour but; & par la verité, la concorde en la verité: combien seroit-il meilleur de recueillir par les communs principes de la verité Chrestienne, tout ce qui peut estre solidement d'accord en icelle verité, en la commune creance de tous Chrestiens tousiours & par tout? Mais quoy qu'on se roidisse de part & d'autre, si est-il vray, & apperra tres-vray par toutes preuues, Que comme le nom de Chrestien nous est commun, ausi est le Bapteſme commun; estant le seau de ceste Verité commune, vrayemẽt anciẽne & Catholique: CESTE EST LA VIE ETERNELLE, *de te cognoistre seul vray Dieu, & celuy que tu as enuoyé, Iesus Christ.* Si quelqu'vn ne se contente d'estre sauué, qu'il en dispute. Au moins ce Peuple bien-heureux, duquel l'Eternel est le Dieu, retient ceste Maxime d'vne commune & non dispu-

table creance, d'vn commun consentement, comme le vray & seul chemin de sa felicité. & la Verité crie à tous, Que c'est le vray moyen d'establir vne solide concorde en la Chrestienté.

SI DONC il est loisible de la souhaiter, pour eschanger nos miserables dissensions à vne bien-heureuse concorde; que ce mien vœu, SIRE, me soit permis, Qu'elle aduienne souz vostre floriſſant Regne; & que Vostre Maiesté trouue bon que ie luy apporte les premices de ce mien ardant desir en la naissance de ce nouuel an. Les Regnes passez ont esté remplis de combustion, de trouble, de frayeur; enaigris de toutes impetueuses recerches, par feux, par sang, par sac, par armes, par disputes. Et tout cela dequoy a-il seruy? Que si vostre Regne auoit ce bon-heur de ioindre à la Paix de l'Estat, la concorde de l'Egliſe; ô excellent moyen de vous acquerir le triomphant tiltre de

RESTAVRATEVR! C'eſt voiremẽt vn ſujet vrayement Royal, digne de voſtre zele, de voſtre vertu, de voſtre autorité. Mais certes c'eſt entierement l'œuure de Dieu. C'eſt donc à luy auquel il nous faut auoir recours; & croire neantmoins, Que comme rien ne luy eſt impoſsible, auſsi rien ne doit eſtre tenu pour non-impetrable de ſa ſaincte Maieſté; qui ſoit à ſa gloire, à l'aduancement de ſa verité, bien de ſon Egliſe; & pour l'amour d'elle, de voſtre Royaume.

Voſtre tres-humble, tres-fidele & tres-obeyſſant ſubiet & ſeruiteur,

IAN DE SERRES.

zij

SEIGNEVR,

TV NOVS ESTABLIRAS LA PAIX.
car c'eſt toy qui fais toutes
noz affaires.

ESAIE XXVI.

763

Voeu pour la prospérité du Roy et du Royaume. – 1597.

Le plus rare des ouvrages de Jean de Serres, fécond écrivain et historien du 16ème siècle. – son plus célèbre ouvrage est – Recueil de choses mémorables advenues en France.... etc. – (1595 – autre éd 1599) – ou encore – Inventaire général de l'Histoire de France. 1600 – et 1613-14. –

– Jean de Serres a aussi publié – mémoires de la 3ème guerre civile. – sans nom d'auteur ni de lieu. (Genève). 1571. – J'en ai un très intéressant exemplaire, provenant de M. A. Boissin. – Le livre a été une des principales sources où a puisé le Duc d'Aumale pour son histoire des Condé. (3ème guerre. – Jarnac – Moncontour.)

Le voeu pour la prospérité du Roy a peu d'intérêt au point de vue historique, mais il sert à bien faire connaître son auteur et témoigne de ses sentiments et patriotiques et chrétiens. – Il faut consulter à son sujet la bibl. du père Lelong. (page 950 de mon éd.), il y a quelques curieux détails qui me paraissent assez hasardés. – Parmi tous les ouvrages cités, celui-ci n'y figure point – je ne l'ai

ou sur aucun catalogue, je suis donc fondé à le croire très rare. — Sous le pseudonyme de Serranius, Jean de D. a publié plusieurs ouvrages en latin, notamment un traité pour l'accommodement des deux religions. (aussi fort rare). Il a été pasteur à Nismes. —